PRÉDICATION
de Louis-Samuel Berger
MATTHIEU 25,31-46, LE JUGEMENT DES NATIONS

Des brebis et des boucs. Nous sommes en pleine bergerie. Une ferme, nous allons le voir, pédagogique. Et moi, avec mon nom de famille, je suis dans mon élément…

Au vrai, la métaphore d'un berger et de son troupeau, pour désigner Adonaï et son peuple, est une constante des Ecritures, parce que la Bible s'adresse à une civilisation agricole, pastorale même pour être plus précis, celle du Proche-Orient ancien. C'est, au sens premier du terme, un lieu commun. Lieu commun de l'ancien testament tout d'abord : qu'on songe au célèbre Psaume 23 (« L'Eternel est mon berger ») ou au Psaume 100 que nous venons de lire, je cite : « Reconnaissez que l'Éternel est Dieu ! Nous sommes son peuple et le troupeau de son pâturage ».

Notre première lecture, au chapitre 34 du livre d'Ezéchiel, en est un troisième exemple. Le Seigneur Dieu, Adonaï, y figure en berger rassembleur de son peuple dispersé, en berger qui panse les plaies de Babylone. Mais, dans ce premier passage, il est aussi le berger détracteur des chefs d'Israël, ces rois critiqués pour se repaître eux-mêmes et laisser le peuple affamé. Ce sont eux les brebis grasses qu'Ezéchiel promet à la destruction.

Ces deux figures du berger, le rassembleur d'une part, l'accusateur de l'autre, le Nouveau Testament les reprend à son compte.

C'est particulièrement vrai de l'Évangile de Matthieu. Sorte d'Évangile paysan qui emploie pas moins de quatorze fois les mots de brebis et de berger. C'est deux fois plus que Luc, et quatre fois plus que Marc.

Dès le récit de l'enfance, au chapitre 2 (Mt 2,6), l'évangéliste affirme l'identité messianique de Jésus en attestant sa vocation pastorale. Pour cela, il convoque un autre prophète de l'Ancien Testament, Michée, je le cite : « De toi sortira le chef qui sera le berger de mon peuple Israël. »

Au chapitre 9 (Mt 9,36), Matthieu reprend notre Ezéchiel et sa formule du peuple abandonné par ses dirigeants. « En voyant les foules, écrit-il, Jésus fut saisi de compassion pour elles, parce qu'elles étaient fatiguées et exténuées, comme des brebis sans berger. » Et le berger nouveau de ces foules, évidemment c'est Jésus.

Un chapitre plus tard (Mt 10,6), ce sont les disciples eux-mêmes que Jésus institue en pasteurs lors de l'envoi des Douze : « Allez, commande-t-il, allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 10,6).

Vaste mission pastorale donc qui est celle de Dieu, mais que Jésus s'applique aussi à lui-même dans la célèbre parabole de la brebis égarée (Mt 18, 12-14), celle qu'on va chercher en abandonnant les 99 autres pour qu'aucune ne soit perdue.

Pourtant, dans notre texte du jour, ce n'est pas la figure rassurante, apaisante, consolatrice du berger rassembleur que l'on croise, c'est l'autre. Une figure beaucoup moins consensuelle, mais bien plutôt menaçante, inquiétante, angoissante même : celle du berger séparateur, du berger accusateur.

Pour bien la comprendre, il nous faut replacer ce récit dans le contexte de l'Évangile entier. Je vous propose donc de dézoomer un peu, d'agrandir le diaphragme, d'élargir la focale.

*

Vous le savez, Matthieu occupe une place tout à fait à part dans la littérature chrétienne ancienne. De tous les écrits du Nouveau Testament, il est le plus cité par les Pères de l'Eglise. De plus, quels que soient les listes ou les codex que nous connaissons, à Matthieu est toujours donnée la première place dans l'ordre des livres.

À cela deux raisons : d'abord parce qu'on a longtemps pensé qu'il était le plus ancien des Évangiles ; ensuite, parce que l'étendue qu'il accorde aux enseignements de Jésus le rendait singulièrement apte à la catéchèse des nouveaux convertis et à l'édification des communautés dans l'Eglise ancienne.

Et en effet, cet Évangile s'organise autour de 5 discours, profondément didactiques, alternant avec des parties narratives : le premier est très connu, c'est le Sermon sur la montagne ; le dernier, prononcé sur une autre hauteur, le mont des Oliviers, comme lui faisant face, c'est le discours sur la fin des temps. Il a commencé au chapitre 24 et notre texte d'aujourd'hui – le jugement des nations – en constitue la conclusion.

C'est dire si les versets du jour recèlent une importance capitale, une forme de gravité même. Gravité par leur thématique bien sûr, les temps derniers, ce que le texte grec nomme ἔσχατον (*eskaton*), et que les prophètes de l'Ancien Testament appelaient יְוֹם יְהוָֹה (*Yom Adonaï*), le jour de l'Eternel, un temps prochain de trouble, de fureur, de colère, une époque visitée par le Jugement de Dieu.

Gravité du thème donc. Mais aussi importance du positionnement dans le récit : c'est ici le dernier des enseignements de Jésus, son épilogue pédagogique. Par la suite, la narration ne sera plus didactique, mais exclusivement événementielle. Et quel événement ! Puisqu'il s'agira de raconter la mort et la résurrection de l'homme de Nazareth. Notre texte, le Jugement des nations, est donc le récit charnière qui projette l'humanité dans ses fins dernières et qui ouvre sur l'événement qui en bouleverse le destin : la Croix et le relèvement de Jésus, le Christ, premier né d'entre les morts.

*

Le décor est planté. Mais dans ce décor, que se passe-t-il ?

En premier à l'image, apparaît une figure nouvelle du berger. Le berger eschatologique. En effet, dans ce dernier discours, Jésus a enchaîné trois paraboles de veille et de responsabilité – vous les connaissez toutes : le bon et le mauvais serviteur, les vierges folles et les vierges sages, et puis la parabole des talents. Mais voici que ce n'est plus le temps de l'attente et de la fidélité active. Maintenant est venue l'heure du verdict final. Et nous ne sommes plus dans le langage des paraboles. Nous sommes dans un langage prophétique apocalyptique. Voilà la seule scène de l'Évangile où est décrit explicitement le jugement dernier.

Ce berger eschatologique, c'est le Fils de l'homme. Une expression héritée du prophète Daniel et titre favori que Jésus emploie pour parler de lui-même : 30 occurrences dans l'évangile de Matthieu, 81 dans tous les Évangiles. Ce Fils de l'homme recouvre deux dimensions : d'abord la gloire (il survient « entouré des messagers de Dieu » décrit le texte) ; ensuite, l'autorité (on nous le dit roi, assis sur un trône).

Signe de cette autorité, « Toutes les nations seront assemblées devant lui ». Pour un paroissien français, tranquillement assis au temple, en 2026, un dimanche matin, tout cela semble très normal. Pour un auditoire juif des années 80-90 de notre ère, cela l'est beaucoup moins.

Dans la pensée juive de l'époque en effet (et Matthieu écrit parmi les juifs et pour les juifs), le Messie ne pouvait être que le berger d'Israël. Il était ce roi et juge ultime attendu dans une histoire du salut d'abord promise au peuple élu. D'ailleurs, dès ce qu'il est convenu d'appeler le récit de l'enfance, au chapitre premier de son Évangile, Matthieu souligne avec force que Jésus, fils de David, fils d'Abraham, s'enracine dans cette foi d'Israël, dans son espérance messianique : il est Celui promis et annoncé par les prophètes. C'est dans cette perspective qu'il inscrit l'œuvre du Christ. Rappelons-le, le Jésus qu'il nous présente n'est pas venu abolir un iota de la Loi, mais bien l'accomplir (Mt 5,17).

*

Pourtant, très vite dans son récit, à côté de ce salut en somme réservé aux juifs, Matthieu (juif parmi les juifs) allonge l'espérance vers ailleurs. Et alors qu'Israël reste sourde, incrédule devant la réalisation de sa propre histoire (« Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, dit Jésus (Mt, 13,57), Matthieu fait s'échapper la parole salvatrice vers l'universel.

C'est l'histoire de la femme cananéenne, au chapitre 15, qui en forme l'épisode charnière : à Tyr et Sidon, en territoire païen justement, Jésus accorde en effet un miracle de guérison (c'est-à-dire symboliquement le salut) à une femme qui l'avait adjuré de lui laisser manger – elle, l'étrangère – les miettes tombées de la table des enfants d'Israël.

Et c'est le paradoxe, en même que toute la visée théologique de Matthieu : par son refus, Israël a en quelque sorte offert aux païens un Messie. C'est un changement de perspective théologique majeur : ce que nous annonce Matthieu, c'est l'éclatement de l'Évangile aux dimensions du monde entier. Et c'est pourquoi, aux temps derniers, toutes les nations seront assemblées devant le Fils de l'homme. C'est-à-dire que tous les hommes seront appelés en jugement devant lui. Pour le dire autrement : ce jugement est universel.

***

Alors, le jugement est universel, certes, mais le salut, lui, est-il pour tous ? À première lecture, il semble bien que non.

D'abord, parce que notre berger eschatologique fait acte de division. « Il départagera et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche » dit le texte. Ce qui, dans notre version française, est traduit par départager, c'est le verbe grec *ἀφ·ορίζω* (*aph-horízô*) qui veut dire délimiter, tracer une frontière ; et ce qui est traduit par mettre (à droite et à gauche), c'est le verbe *ἵστημι* (*hístêmi*) qui signifie fixer, immobiliser. Ici donc, le Fils de l'homme accomplit une œuvre double de séparation d'une part, et d'assignation d'autre part. Soit exactement le champ sémantique du jugement et du verdict.

Ensuite ce salut ne paraît pas pour tous dans ce qu'il nous est donné comme mesure à partir de laquelle jugement est opéré et verdict prononcé. Cette mesure, quelle est-elle ?

Eh bien, elle est constituée d'actes concrets de charité : nourrir, abreuver, accueillir, vêtir, visiter, consoler l'autre. Ce que la tradition catholique a appelé les six œuvres de miséricorde corporelle (parce qu'il y en a aussi des « spirituelles »). Ceux qui les auront pratiquées hériteront le royaume, ceux qui s'en seront abstenus finiront dans le feu éternel, avec Satan et ses suppôts. Point à ligne.

Pour un protestant, avouez que ça pique peu… Parce que ce verdict, tel qu'il nous est annoncé, il ressemble quand même pas mal au salut par les œuvres, vous ne trouvez pas ?

Luther et son salut par grâce au moyen de la foi, ce serait-il trompé ? Et quid de l'apôtre Paul, avant lui ? Je vous propose de creuser un peu.

*

En vérité, si l'on s'approche plus près du texte, on se rend compte que Matthieu ne se contente pas de nous décrire la condition d'avoir agi, et bien agi, pour conquérir le salut.

Ce qu'il nous dépeint dans la bouche de Jésus, c'est d'abord un rapport au Christ : vous m'avez nourri moi, vous m'avez abreuvé moi, vous m'avez recueilli, et visité, et consolé moi. Et c'est à la lumière de ce rapport au Christ qu'est éclairé le rapport à l'autre : chaque fois que vous avez donné à manger, à boire à quiconque, accueilli l'étranger, visité le malade ou l'emprisonné, quiconque, chaque fois que vous l'avez fait, chaque fois, c'est à moi que vous l'avez fait.

Comprenez : ce qui est premier dans cette affaire, c'est la relation à Jésus. Cette relation à Jésus qui ordonne le rapport à l'autre : l'ordonne dans le double sens où elle lui est première dans le classement, elle le commande, et où elle le met en ordre. Dans un ordre différent.

Et si on s'approche d'encore plus près du texte, un détail vient nous le confirmer. Entre les brebis et les boucs, la similitude des termes employés par Jésus pour décrire leur comportement inversé est frappante. C'est presque une répétition intégrale. Presque. Une formulation change, et elle change tout. Les boucs n'ont pas nourri, abreuvé, recueilli (et la suite) « un de ces plus petits » dit le texte (*ἐλάχιστοι*, *elakhistoï* en grec). Mais les brebis, elles, ont nourri, abreuvé, recueilli (et la suite) un de ces plus petits de mes frères (*ἐλάχιστοι τῶν ἀδελφῶν μου ; elakhistoï tôn adelphôn mou*).

Comprenez encore : la confiance en Jésus, littéralement la foi, convoque à une autre liaison à l'autre, lequel n'est plus simplement un individu anonyme, un objet quelconque dans la masse – un petit – mais devient un « sujet » que l'on rencontre comme prochain. En d'autres termes : un frère.

Et cela fait exactement écho à un autre verset, tiré de Jean, que vous avez déjà entendu ce matin : « c'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres qu'ils reconnaitront que vous êtes mes disciples » (Jn, 13-35).

Voilà la révélation de ce jugement dernier, son apocalypse au sens étymologique du mot : à travers cette transformation du rapport à l'autre devenu mon frère et ma sœur, c'est un renouvellement complet de la compréhension de l'existence que provoque le Jésus de Matthieu, en invitant à passer d'un ordre des choses à un autre, d'une réalité à une autre, du règne de ce monde au règne des Cieux.

Et les œuvres, fussent-elles bonnes, ne permettent de conquérir aucun salut. Puisqu'elles sont secondes, une dérivée de la relation à Jésus. Puisqu'elles en sont, en réalité, le fruit.

***

Mais alors, est-ce la suivance, la suivance au Christ, qui nous met, à elle seule, au bénéfice du salut ? Je suis navré de vous décevoir, je crains bien que non.

La qualité de disciple de Jésus ne suffit pas. Et d'ailleurs, cette qualité, qui peut la revendiquer en permanence ?

Combien de fois, avons-nous jeté sous le tapis les engagements de notre baptême ?

Combien de fois, avons-nous mis Jésus sur le côté, pour prendre nous-mêmes la première place ?

Combien de fois, aurions-nous pu nourrir cet homme assis sur le trottoir dans la rue, et ne l'avons-nous pas fait ?

Combien de fois, aurions-nous pu donner de notre temps, de notre argent pour creuser un puits dans l'un de ces déserts de la planète, et donner à boire à ceux qui ont soif ?

Combien de fois, avons-nous eu peur de l'étranger et l'avons-nous repoussé ?

Combien de fois, avons-nous gardé le manteau de notre confort, plutôt que d'en un donner au pauvre ?

Combien de fois, aurions-nous pu visiter des prisonniers de toutes espèces, prisonniers de la maladie, de l'angoisse, de la solitude, et avons-nous passé notre chemin ?

En somme, combien de fois avons-nous oublié que nous étions chrétiens ?

Aucun de nous, aucune de nous, n'est un disciple à temps complet. Mais bien un chrétien à temps partiel, en pointillé.

Pierre lui-même – ce croyant hors compétition, premier à suivre Jésus, premier à sortir de la barque et marcher sur l'eau pour le rejoindre, premier à confesser sa foi à Césarée, pour le dire simplement : premier de la classe dans tous les domaines – même lui, a renié son maître trois fois de suite.

Mais alors qui peut avoir assez de force, assez de ténacité, assez de fidélité pour être sauvé ? La réponse est simple : personne.

C'est alors que surgit dans mon esprit l'une des figures les plus émouvantes de l'Évangile : le jeune homme riche. Vous vous souvenez ? Ce jeune homme qui s'en va tout triste de ne pouvoir suivre le Christ, faute de s'être résolu à vendre ses grands biens. Et Jésus de conclure : « Aux hommes cela est impossible, mais à Dieu tout est possible ».

Oui, nous sommes tous boucs et brebis ensemble, et alternativement. Tous brebis, au moins une fois. Tous bouc, au moins une fois. Méritants et condamnables. *Simul justus et peccator,* aurait dit Luther.

C'est ainsi que ce jugement des nations nous invite à nous tourner vers la grâce. Ce ne sont ni nos bonnes œuvres, ni notre suivance imparfaite, mais la grâce seule qui sauve. Le jugement des nations, comme parole prophétique, est prononcé pour nous amener elle, nous en remettre à elle.

Car Dieu est le Dieu de toute grâce. À Lui tout est possible.

Alors oui mon frère, oui ma sœur,

Que ta gorge pousse un cri de joie, et que de ta bouche monte un chant d'allégresse

Car Jésus n'est pas venu pour condamner. Il est venu pour te sauver. Amen !